

ne tout la nuit de lit en lit.—Ce ne sont pourtant que des jouets de pauvre qu'un enfant de la ville regarderait avec dédain ; mais, comme tout en ce monde, la joie est chose relative, et le petit paysan, qui n'est ni blasé ni gâté, contemple avec admiration la pipe de sucre rouge, le moulin à vent qui tourne à l'aide d'une ficelle, les forgerons de bois peint qui frappent en cadence sur une enclume jaune, tous ces jouets campagnards, hauts en couleur qui ont fait le bonheur de nombreuses générations naïves et qui, je le déclare sans fausse honte, on fait aussi le mien, au bon temps très lointain où je mettais mes bas au pied de ma couchette.—J'avoue même que je donnerais volontiers tout, pour rattraper l'enthousiasme de cette époque enfantine, où, dans la nuit, j'attendais avec un battement de cœur la grise lumière de la prime aube, afin d'aller visiter mes bas pleins de surprises. Avec quelle émotion j'en sondais les creux bourrés de joujoux et de friandises à bon marché !

\* \*

Le jour de l'an apporte toujours chaque année une joie nouvelle. C'est le temps des souhaits de prospérité et de bonheur. Quand à nous, nous souhaitons à nos lecteurs la plus pure félicité et l'accomplissement de leurs vœux les plus ardents.

Aux jeunes gens, nous souhaitons une digne compagne remplie de qualités, et de mérites.

Et nous disons :

*Aux jeunes lectrices du JOURNAL DU DIMANCHE.*

Un nouvel an vient couronner ta tête ;  
Un nouvel an, c'est un beau collier d'or ;  
Chaque anneau, c'est un jour ; chaque jour une fête ;  
Un nouvel an, c'est un trésor !

Un nouvel an est si doux à ton âge !  
Age enchanteur, au magique pouvoir,  
Où la vie apparaît comme un ciel sans nuage  
Dont ta jeune âme est le miroir.

Charme vivant du foyer de famille !  
Ton frais sourire est le premier rayon,  
Le regard du matin,—regard de jeune fille,—  
Qui vient égayer la maison...

Tu ne sais pas si la vie est amère,  
S'il est des fruits et des jours sans douceur ;  
Que sait ton jeune cœur ? S'ouvrir près de ta mère,  
Comme un bouton près de sa fleur !

Bouton charmant, aux parfums d'innocence,  
Reste petite, au milieu de tes sœurs !  
Ressemble aux belles eaux, et dans leur transpa-  
[rence]  
Sois l'aurore aux fraîches couleurs !

Garde un trésor de la céleste flamme,  
Garde l'accent de l'oiseau matinal,  
Garde, comme une étoile, au fond de ta jeune âme,  
La candeur, beau lis virginal !

Sur cette terre où tout trompe, où tout change,  
Terre d'exil et de calamité,  
Vierge, passe et console avec la voix de l'ange  
Et le cœur de la charité !...

FERNAND.

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

Nous publierons dans le courant de janvier une table alphabétique des matières qui ont paru dans le journal pendant l'année et nous l'enverrons à ceux qui seront encore nos abonnés.

## L'HEURE ADORABLE.

Le jour va s'effaçant ; des traînées de lumière s'accrochent encore aux fenêtres des derniers étages, mettant une caresse sur les toits ; on dirait que l'air est traversé par une symphonie douce, donnant la sensation d'une minute exquise ; le gaz s'allume, les travaux passent rapides, la frileuse se serre dans son long manteau de fourrure, elle va rentrer où l'attendent des babies.

C'est l'heure où le cerveau se délasse, où dans une lassitude reposante on reprend des forces ; la tâche est finie, le corps ou l'esprit ont accompli leur besogne quotidienne, la machine humaine s'arrête. Qu'il est doux, qu'il est tendre le cher nid où s'abrite le bonheur, où on retrouve les êtres aimés, les pauvres riens qui ornent la maison modeste et la font paraître blus belle que les palais des doges ; c'est le coin où l'on règne, c'est le "home" ce mot gros de félicités, ce paradis des âmes tendres.

Elle est rentrée d'une promenade elle a ôté sa robe sombre et mis un peignoir de velours nacarat, garni de malines ; elle chauffe au grand feu de la cheminée ses petites mules de même nuance, ses yeux s'arrêtent sur toutes les choses qui lui sont chères : les livres à moitié coupés, les portraits de ses fils.

Elle attend son mari ! elle l'attend sans palpitation, sans trouble, elle sait qu'il va rentrer à l'heure, que lui aussi sera heureux de la revoir ; les portes qui s'ouvrent ne la font ni rougir ni pâlir ; il ira à elle plein de confiance et de tendresse et, si son cœur bat un peu plus vite au bruit de la voiture qui entre dans la cour, elle sourit et jette un regard sur la grande glace tout proche, il peut venir !

\* \*

Les enfants sont descendus, la fillette raconte les exploits de la poupée et les taquineries du petit frère qui regarde sa mère avec ses yeux clairs de bambin heureux ? Mais le voilà rentré celui qu'on attendait, doucement bercée dans cette mollesse heureuse de toutes les heures ; il va à elle et l'embrasse ! Le baiser n'est ni passionné ni ardent ; il ne l'a pas prise dans ses bras en l'appelant "mon âme et mon amour," mais leurs yeux se sont rencontrés, et dans la muette caresse de leurs regards, apparaît toute une vie de tendresse.

Puis il écoute le joli caquetage des chers êtres qu'il a quitté depuis tant d'heures, rien n'est indifférent ; il s'intéresse à l'histoire du couturier qui a fait la robe trop étroite, la cuisinière a demandé son compte, et le domestique voudrait un jour de congé ; Lili n'a pas su sa leçon de grammaire et Toto a envoyé promener sa bonne. Le père fait de gros yeux, mais les petits rient et sautent sur ses genoux l'embrassant plus fort : il ne les grondera pas encore aujourd'hui, et comme Toto, qui est tout plein drôle, fait une question étonnante, il regarde sa femme, et tous les deux restent émerveillés devant le petit homme.

Toute la journée il a coudoyé des gens d'affaires, des envieux, des indifférents, il a donné des poignées de mains banales, échangé des phrases toutes faites ! Maintenant c'est si doux de mettre tout près de son cœur ces cœurs chauds tout pleins de lui ; elle est délicieuse cette atmosphère de nid où il rit, se frottant les mains, il est content, et il n'a pas besoin de parler pour le dire, elle le sait bien.

\* \*

Le dîner n'est pas prêt, il n'est point l'heure ! il prend les journaux et les parcourt en faisant des observations qu'elle contredit parfois ; elle parle simplement ne sachant faire de grandes phrases,

les mots s'enchaînent bien les uns aux autres ; quelquefois un sourire, un clignement d'yeux achève la pensée. La politique ne l'amuse guère, elle préfère les drames de l'amour parce qu'ils lui paraissent des contes.

Elle paraît heureuse et pourtant elle a connu les heures douloureuses : son fils, si jeune, a été mis au collège ; quelle journée, quelles larmes ! C'est fini l'union parfaite entre la mère et le premier né de son bonheur, d'autres le guideront, d'autres sauront ses pensées intimes et ce qui se passe dans cette âme si tendre ! Ah ! l'angoisse des premiers jours alors qu'à table elle essayait de ne pas regarder la place vide ! Elle souriait à celui qui avait dit : il le faut, mais les sanglots arrivaient et enlevaient tout courage.

Un jour aussi elle avait été jalouse : dans un éclair terrible elle voyait son existence bouleversée, le foyer détruit : une amie, une poupée de son monde ! Mais doucement, tendrement, avec mille riens charmants faits de souvenirs, elle l'avait repris et il était resté atterré, désespéré de son caprice d'un moment ; les liens se resserraient plus étroits, plus forts : les baisers sont si près des larmes, et c'est si doux de se retrouver les mains dans un pardon.

\* \*

A côté, dans la salle à manger, les domestiques mettent le couvert : elle veut que tout soit paré autour de lui, comme les enfants, comme elle-même. Les babies sont sortis pour faire un brin de toilette ; il se rapproche d'elle, et, la voyant si jeune et si charmante encore, il lui met un baiser sur le front.

Tout à l'heure ce sera la nuit profonde, mais l'heure adorable n'a pas disparu tout à fait : elle s'est arrêtée pour regarder cette communion de l'âme et de l'esprit, l'image de cette félicité à laquelle nul ne peut toucher. Cela est si bon d'avoir un maître ! Conduis-moi, cher, je ne sais rien ; toi qui connais tout, je t'ai toujours suivi."

Les cris des enfants les tirent de l'extase seréne : la porte de la salle à manger est ouverte à deux battants : Madame est servie. Toto grimpe sur sa chaise en frappant des mains, et l'heure adorable s'envole satisfaite ; elle rendra bon compte de ce qu'elle a vu ; si souvent elle soune chez les déshérités qui n'ont à leur foyer que vanité et mensonge.

MAUD.

## L'AMOUR À FAUX POIDS.

Aimer, rien n'est plus simple ; se faire aimer est une bien autre besogne.

Paul Bruno en savait quelque chose ! Depuis plusieurs mois il faisait une cour assidue à madame Lucile sans voir poindre en elle le moindre désir de le payer de retour.

C'était une jeune veuve, blonde et fraîche.

Les conversations trop amoureuses lui étant interdites, Paul se rejetait sur l'événement du jour, parlait de carnaval, de soirées et sur les modes ayant cours.

A la date de cette véridique histoire, les femmes avaient adopté une annexe à leurs manches, un bourrelet stupide sur l'épaule qui donnait aux mieux faites une tournure singulièrement engouécée.

—Combien vous avez raison, madame, lui dit-il un soir, de ne pas sacrifier à cette mode idiote !

—Pourquoi ? demanda la veuve en le regardant dans les yeux.

—Parce que cela est très-disgracieux. Avec ce gros pli, toutes les femmes semblent avoir le cou dans les épaules. J'ai rencontré ce matin ma-